



Bernard Plossu / Olivier Renault

PARIS SIXTIES

Yellow Now
Côté photo



CAPTATION DE L'ÉVANESCENCE

« ... car il est certaines sensations délicieuses
dont le vague n'exclut pas l'intensité;
et il n'est pas de pointe plus acérée
que celle de l'Infini. »

Baudelaire

Les sixties... un air de liberté flotte, l'émancipation devient un sujet central, les guerres coloniales françaises s'achèvent enfin, les hippies clament la paix sur terre. Les fleurs deviennent un motif de puissance, inondant de couleur les robes, les chemises et les jupes qui raccourcissent – fleurs que l'on croit même capables d'empêcher les fusils de tirer – voyez Riboud ou B. Boston... On découvre le blues, le folk et le rock : on chante, danse et bouge autrement. La Nouvelle Vague déferle avec force, changeant le regard sur le cinéma et la vie. Bernard Plossu, jeune photographe qui se rêve aussi cinéaste, arpente la capitale, projetant sans doute de la mettre en scène comme savent si bien le faire Godard ou Truffaut. Entre 1961 et 1968, il filme Paris en 8 mm, sous tous les angles, dans divers quartiers, captant l'ancien comme le nouveau – et même ce qui est cours de construction !

De ces films, son éditeur et lui ont tiré des photogrammes; arrêts sur images comme autant d'instantanés parvenant jusqu'à nous avec leurs ailes de papillon pour nous souffler doucement au visage ce que fut l'air de ce temps.

De cette ville, qu'il habite à l'époque – et dans laquelle il prend toujours plaisir à revenir –, il veut capter la pulsation moderne et la poésie; pour ce faire, il faut savoir marcher, errer, fureter, baguenauder, accepter la dérive. Tout le corps aux aguets: « C'est en fait mon corps qui prend la photo au service de mon œil. Je ne crois pas que ce soit l'œil qui prenne la photo. Je crois que c'est le corps qui sait bouger. » Tout l'art consiste à être présent à cette cité, prêt à en saisir les sortilèges qui surgissent des jours et des nuits. Un geste, une couleur, une pose voulue ou inconsciente, un rapport incongru entre deux panneaux d'affichage, une voiture « pliée » et abandonnée: émergeant de la banalité du quotidien, tout peut devenir poésie, intrigue, émotion. Alors que Joyce faisait advenir ses célèbres « épiphanies » par la parole, l'enchantement est ici créé par le regard. Le promeneur furtif dérive dans les rues, les parcs, les places pour y débusquer de l'inattendu. Pour lui, il n'y a pas de « pas perdus »: tout peut servir; sous un certain angle, émanant d'une certaine façon de voir et de sentir, tout peut éventuellement devenir magie. Aux antipodes du spectaculaire, ce royaume sans maître de l'évanescent et du volatil. Lesquels se retrouvent paradoxalement imprimés sur pellicule, puis sur papier, sous nos yeux. Le banal transfiguré en envoûtement. Le « surbanalisme », en somme, du nom d'un livre de Bernard Plossu publié en 1972.

[...]







